

Triomphe à l'ombre

C'est un instant mythique. Quelques secondes pour la vie. Certes, le marathon est devenu une course presque comme les autres - tant de joggers du dimanche ont fini par en boucler un, parmi des milliers de concurrents. Certes, lors des grands championnats, on n'attend plus les marathonien avec cette inquiétude admirative qui régnait à l'époque d'Alain Mimoun ou encore à celle d'Abebe Bikila – si le vainqueur manifestait quelque fraîcheur, tous les suivants étaient emmaillotés dans de grandes serviettes et couvés comme s'ils revenaient de l'enfer. Certes, la course elle-même, passionnante et familière, a quelque peu perdu de son mystère, depuis que les caméras de télévision en traquent le moindre hectomètre.

Mais il y a ce moment, juste avant d'entrer dans le stade. Le gagnant sait qu'il va gagner. Une zone d'ombre se dessine, tunnel anonyme sous les tribunes. Un arc de triomphe en béton brut de décoffrage. Au-delà, un haut rectangle de lumière éclabousse l'avenir si proche, une rumeur encore imperceptible et dont il sait qu'elle va s'enfler, déferler dès qu'il apparaîtra.

Il est seulement lui-même, pour ce passage du tunnel. Dans quelques secondes, il appartiendra au stade entier qui se lèvera. Il sera le vainqueur du marathon. C'est drôle. Il semble que rien ne presse désormais. Plus tard, devant les journalistes, il parlera de son arrivée dans le stade. Il gardera pour lui la délicieuse obscurité. Que durent pour toujours ces quelques foulées sous l'arche où il tient tout, mais où tout reste devant. Que l'ombre fasse belle la lumière.

Philippe Delerm, *La tranchée d'Arenberg*.

En haut des marches

On vient d'en bas. De cette chaleur moite des entrailles du métro qui se mêle curieusement à l'impeccabilité clinique des carreaux blancs de faïence de la voûte. Le regard morne, on a marché vers la sortie - à part les deux ou trois premiers qui grimpent quatre à quatre, les autres ont pris le rythme résigné, rien ne dépasse, chaque homme reste une île. On vous a tenu vaguement la porte battante, et vous l'avez tenue à votre tour, sans lever les yeux vers le bénéficiaire. On a monté quelques marches, on n'attend rien que de poursuivre. Et tout d'un coup, c'est le haut qui vous prend, vous allège, vous enlève. Ce carré bleu en haut des marches, ce bout d'immeuble, ces branches d'arbre treillageant le ciel. À chaque fois une ivresse, une chance redonnée. On ne se savait pas noyé, mais à la seconde on échappe à la noyade, on remonte du puits. Ah ! oui, tout recommence là, dans ces ombres allongées qui plongent au creux de l'escalier. La rumeur change, prend une fraîcheur céleste ; on ne voit pas encore une voiture, pas un passant, mais on sait qu'une vie jeune bourdonne en haut, une vie de printemps, d'été. Le cœur cogne un peu plus vite, mais les marches n'y sont pour presque rien. Il faudrait s'arrêter là, invisible, anonyme, ne pas poursuivre l'ascension pour garder ce carré parfait. On l'invente sans le savoir, on le défait de le vouloir. Qu'importe. Les derniers pas sont plus lents à présent. On respire, on reçoit la ville en pleine poitrine. Arrivé à la surface, on jette un regard satisfait sur un royaume qui déjà s'aplanit, se défait, se dilue dans trop d'espace et de destins possibles. On ne tient Paris qu'au moment de sortir du puits. Juste avant.

Philippe Delerm, *Paris, l'instant*.

Fête bridée

Quelque chose. Il va se passer quelque chose. C'est prévu. On sait déjà que le public va se grouper, qu'il y aura une envie. Quelque chose à interdire et quelque chose à autoriser. Les liens de plastique rouge et blanc entourant les barrières ont l'officialité des responsabilités communales et la presque abstraction des événements qui vont très vite à s'inventer, à se défaire.

Passage d'une course cycliste ? C'est le sommet du contraste entre le sérieux de la préparation et l'évanescence du spectacle. Dans un bruissement d'abeilles, un peloton filera en quelques secondes sous les yeux des badauds rassemblés depuis des heures. Mais il y a tant d'autres possibles, du concert rock à la brocante, à l'émission de télé en direct. L'essentiel est de l'ignorer encore, de s'empêcher des prémices de fête dans ce janséniste enchevêtrement de barrières grises métalliques. Hypocrites. Elles sont là pour canaliser la liesse avant même que l'idée de liesse n'ait germé. Quelque part des édiles pensent au plaisir du peuple, à sa docilité, des gendarmes maîtrisent ses éventuels débordements, évaluent, protègent. Ils savent ce que les gens vont aimer. Bien sûr on va se laisser faire. Questionner les commerçants, les passants. Ah bon ! c'est pour samedi seulement !

Les barrières grises ne sont pas inhumaines. À claire-voie, on peut glisser le pied, à défaut d'étaler la jambe. Juste ce qu'il faut de hauteur pour que le corps jubile sans passer la frontière. On a prévu que le public s'esbaudisse sans perturber. On a jaugé l'ampleur de l'enthousiasme.

Vraiment on ne pouvait trouver plus atone, plus austère, plus pratique. Une batterie déguisée de forceps pour accoucher de la convivialité.

Philippe Delerm, *Traces*.

Dass Philippe Delerm, Jahrgang 1950, heute einer der erfolgreichsten Schriftsteller Frankreichs ist, war lange nicht abzusehen. Erst seit der Veröffentlichung von *La première gorgée de bière* (deutsch: Der erste Schluck Bier) im Jahr 1997 ist sein Erfolg stetig gewachsen. Leser wie Kritiker sind einhellig begeistert von seiner Meisterschaft in einem bestimmten Genre: der Poesie der kleinen Dinge. Seine Kunst ist die oft als impressionistisch bezeichnete Darstellung winziger, scheinbar unbedeutender Facetten des Alltagslebens. Ein Blick auf die Details, das Gefühl der Geborgenheit im warmen Auto, ein Gespräch, wie es sich beim Gemüseputzen mit Freunden ergibt, das Blättern in einem Fotoalbum, die Muster, die der Schatten auf die Häuserwände wirft, die verschwundene Auto-waschstraße – alles im Leben hat seinen Wert. Aber Delerm beschränkt sich nicht auf die kleinen Formen. Bücher für Kinder, Fotobände und einige Romane ergänzen sein umfangreiches Werk. Bei manchen Büchern arbeitet er mit seiner Frau Martine, einer bekannten Fotografin, zusammen. Nahezu jedes Jahr erscheint ein neues Werk. Außerdem ist Philippe Delerm als Sportjournalist tätig. Bei den Olympischen Spielen in Peking hat er für das französische Fernsehen die Leichtathletikwettkämpfe kommentiert. Nach langen Jahren im Schuldienst konnte er ab 2004, so sagt er, vom Schreiben leben. Daraufhin gab er seine Lehrtätigkeit auf. Nach wie vor lebt Delerm ländlich in der Normandie und bleibt seiner alten Umgebung treu.

Peter Zorn

Peter Zorn, Jahrgang 1969, geboren in Würzburg, wurde vor fast zwei Jahrzehnten während einer Ausstellung von einem Freund gefragt, ob er schon einmal etwas von Philippe Delerm gelesen habe. In der Folge beschäftigt er sich immer wieder mit dessen Texten und beginnt schließlich sie ins Deutsche zu übertragen. Diese Arbeit trägt ihn seit Jahren und begleitet ihn zu verschiedenen Orten. Zwischen eigenen literarischen und fotografischen Unternehmungen wächst die Idee heran, mit dem Autor in Verbindung zu treten, dessen Texte ihn umgeben. So ergibt sich im Frühling 2019 ein erster Austausch mit Philippe Delerm und in der Folge die Zusammenarbeit mit der Universität Würzburg.